

Alain Conny

Le tout dernier métro



Le tout dernier métro



Alain Conny

Le tout dernier métro

Éditions EDILIVRE APARIS
75008 Paris – 2010

www.edilivre.com

Edilivre Éditions APARIS

56, rue de Londres – 75008 Paris

Tél. : 01 41 62 14 40 – Fax : 01 41 62 14 50 – mail : actualites@edilivre.com

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-8121-3580-4

Dépôt légal : Juillet 2010

© Edilivre Éditions APARIS, 2010

Sommaire

Préface	11
1 – Prologue.....	13
2 – Mélissa ne viendra pas	21
3 – Espoirs déçus	29
4 – Ce qui devait arriver... ..	37
5 – À quoi bon vivre ?	45
6 – Passions	53
7 – Luxure	63
8 – Pentaculum	71
9 – Bestiaire	83
10 – Illusion.....	93
11 – Demain	101
12 – Châtiments.....	111
13 – Jugement dernier	129
14 – L’otage est libre.....	139
15 – De nouveaux objectifs	149

16 – Retraite de l’île de France.....	159
17 – La vengeance est un plat qui.....	171
18 – Des pouvoirs très étendus	183
19 – Une autre vie loin de Paris.....	193
20 – Une créature aux pouvoirs inattendus.....	205
21 – Les bacchanales de Marilyn.....	215
22 – Un fils pas comme les autres	223
23 – Un choix délicat	235
24 – La déchéance	241
25 – À prendre ou à laisser	249
26 – Changement de cap	255
27– Conséquences de la globalisation de la niaiserie	263
28 – L’illusion d’exister.....	271
29 – Mais comment retrouver le MME ?.....	281
30 – Les rescapés des Bermudes	289
31 – Épilogue.....	295

Préface

*Quand j'étais au milieu du cours de notre vie,
Je me vis entouré d'une sombre forêt,
Après avoir perdu le chemin le plus droit.
Ah ! Qu'elle est difficile à peindre avec des mots,
Cette forêt sauvage, impénétrable et drue
Dont le seul souvenir renouvelle ma peur !
À peine si la mort me semble plus amère.
Mais, pour traiter du bien qui m'y fut découvert,
Il me faut raconter les choses que j'ai vues.
Je ne sais plus comment je m'y suis engagé,
Car j'étais engourdi par un pesant sommeil,
Lorsque je m'écartai du sentier véritable.*

Dante Alighieri
La Divine Comédie – Chant I

1

Prologue

Arthur faisait une dernière fois sa valise, dans sa chambrette de la rue Danton à Issy. Il quittait définitivement ce modeste logement, basé à cinq kilomètres de la faculté Paris-Dauphine, après avoir obtenu brillamment son master d'économie. Certes cette mansarde blafarde n'était pas d'un confort exceptionnel, ni d'une beauté renversante mais c'est tout ce qu'il avait réussi à décrocher, par le concours d'un ami de la fac.

Depuis la veille où les résultats des examens avaient été publiés, des SMS affluaient sur le téléphone cellulaire du néo-diplômé, principalement des messages de félicitations, émanant de ses amis et de sa famille. Il lui aurait fallu deux heures pour répondre à tout le monde, aussi se contenta-t-il d'avertir ses parents de son retour, prévu en fin d'après-midi en Gare de Marseille. Les parents d'Arthur, les Martin, vivaient à Carry le Rouet, dans une vieille demeure que le père André Martin avait restaurée et qui trente ans plus tôt avait encore un prix très abordable.

L'après midi venu Arthur prit le TGV pour Marseille en gare de Lyon où il rencontra par hasard un de ses amis de l'université, qui se rendait lui aussi dans la capitale phocéenne. Après avoir échangé quelques mots avec son pote, Arthur pris place dans le compartiment et commença à lire un roman, qu'il avait acheté au kiosque de la gare, histoire de se changer les idées. Depuis des mois qu'il étudiait des bouquins techniques, principalement en langue anglaise, il ne voyait pas l'heure de lire enfin un bon polar. Arrivé à Avignon il avait terminé son roman policier et il commença à penser, à sa jeune voisine Mélissa dont il était amoureux depuis des années.

Mélissa était la fille d'un fameux gynécologue de Marseille, qui avait acheté une villa à Carry le Rouet, juste en face de la maison des Martin. Le père de Mélissa le professeur Fabre avait fait construire une piscine devant sa demeure où il barbotait volontiers comme un gamin, histoire de se rafraîchir les idées et pour libérer son esprit des vagins irrités, ou encore des blennorragies purulentes. Jean Fabre était un homme simple et courtois malgré son train de vie élevé. Il réussissait à maintenir ce standing existentiel, grâce à sa clinique et à la clientèle de choix qu'il avait honnêtement acquise durant de nombreuses années.

André Martin le père d'Arthur, était un technicien des postes et avait des revenus honnêtes, qui lui autorisaient cependant une vie correcte. Bien sûr les études de son fils, lui avaient coûté quelques sacrifices mais le brillant parcours d'Arthur, le récompensait largement. En dépit de leur différence de standing, les deux familles finirent par se rencontrer et s'apprécier, il faut dire que c'est Mélissa

qui avait fait le premier pas, en invitant Arthur à utiliser sa piscine, un jour de grand soleil. Depuis chaque année en période de vacances, les deux familles se rencontraient et s'invitaient mutuellement à déjeuner, c'est durant ces premières années que Mélissa et Arthur devinrent complices et amis.

Quand arrivait la rentrée des classes, la famille Fabre reprenait ses quartiers rue Paradis à Marseille et abandonnait Carry jusqu'aux vacances suivantes. Durant cette période Arthur se sentait bien seul, car la villa de ses parents était assez loin du centre du pays, quant aux voisins les plus proches ils étaient snobs et vivaient pour ainsi dire en autarcie. De plus lorsque le temps des vacances était passé, Mélissa ne donnait plus signe de vie, sauf durant les rares dimanches d'hiver, ou elle accompagnait ses parents. Cependant durant la période hivernale, elle passait le plus clair de son temps avec sa grand-mère parternelle. Quand revenait le temps de l'été, Mélissa redevenait l'amie de toujours et Arthur passait avec elle des moments inoubliables, jusqu'au jour où il eut l'audace de lui déclarer sa flamme. À la suite de cette révélation, Mélissa démontra une forme de passion ludique pour son voisin mais ce feu sacré ne dépassait Jamais le stade des caresses, même dans les moments les plus chauds.

Ainsi l'amour qui existait entre les jeunes voisins, restait platonique, au grand désespoir d'Arthur, qui aurait aimé concrétiser ce sentiment en passant à l'acte mais son amour respectueux, lui imposait d'accepter les choix de son amie. Mélissa du grecque *melissa*, l'abeille, qui fut elle aussi une des nourrices de Zeus, est par définition, charmeuse, curieuse, mais pas toujours facile à cerner. C'est peut être cette

définition qu'Arthur aurait du étudier, avant d'aller plus loin dans sa relation amoureuse avec sa jeune voisine.

Enfin le train arriva à destination, Marseille Saint-Charles, cria le haut parleur de la gare, qui tira Arthur de ses rêveries romantiques. À peine descendu du Train, il rencontra son père André, qui était venu l'attendre, pour le ramener à la maison. Après avoir congratulé son fils André regagna Carry le Rouet où toute la famille Martin s'était réunie pour féliciter le jeune diplômé. Durant le trajet Arthur questionna son père pour savoir, si les Fabre avaient pris leurs quartiers d'été. André confirma la présence des voisins, en précisant toutefois que Mélissa n'était pas encore arrivée. Arthur contrarié pensa, que son amie était peut être à la recherche d'un emploi de stagiaire, maintenant qu'elle avait sa licence de droit. L'absence de Mélissa le perturbait légèrement mais il se convainquit, que son amie le rejoindrait plus tard, pour le féliciter et qu'ils pourraient même qui sait, fêter l'évènement, dans un restaurant sympa.

Une fois chez ses parents, Arthur embrassa et remercia les siens, pour les généreux présents qu'ils lui avaient offerts. Il découvrit également un cadeau des Fabre, qui avaient décliné l'invitation de la famille, car ils considéraient que cette fête avait un caractère privé, en dépit l'insistance des Martin. Le repas eut donc lieu sans la présence des voisins mais avec tout de même vingt-trois convives, ce qui représente un chiffre conséquent, surtout pour la maîtresse de maison ! Durant le repas Arthur fut assailli de questions mais il avait la tête ailleurs, il pensait naturellement à Mélissa, qui ne lui avait plus donné signe de vie depuis deux mois. Normalement

Mélissa lui donnait de ses nouvelles via courriel mais cette correspondance numérique avait cessé brusquement, sans explication rationnelle.

Après le repas Arthur s'éclipsa momentanément, pour se rendre chez les Fabre, afin de les remercier de leur présent, ainsi que pour leur demander des nouvelles de leur fille. En voyant Arthur franchir le portail de la villa, le professeur qui était dans son jardin vint à la rencontre de son jeune voisin.

– Bonjour, Jean je voulais vous remercier pour le...

– Pour le quoi ? – demanda le professeur innocemment.

– Pour le note-book, vraiment c'est trop il ne fallait pas.

– Allons, c'est bien naturel, dit le professeur.

Ils entrèrent dans la villa et la conversation se poursuivit avec, Marie-Françoise la mère de Mélissa, qui félicita à son tour Arthur, pour son brillant parcours, puis comme cela était prévisible Arthur demanda aux Fabre des nouvelles de leur fille.

– À propos que devient Mélissa ?

– Ah ! Mélissa, dit le professeur pensif.

– Oui, elle m'a laissé entendre qu'elle ferait un stage mais où ?

– Un stage ? Non, en vérité Mélissa a décidé de passer ses vacances ailleurs cette année.

– Tiens elle ne m'a rien dit, et où sans être indiscret ?

– En Corse je crois, avec une amie, reprit Jean gêné.

– Tu sais elle à vingt-quatre ans et elle se passe de notre avis, ajouta Marie-Françoise.

– Bien sûr et c’est tout à fait normal, souligna Arthur tristement.

Arthur ne connaissait pas vraiment les amies de Mélissa, à part une certaine Laure, qu’il avait rencontrée par hasard à Aix en Provence, quelques années plus tôt. Laure était snob et antipathique mais Mélissa était son amie et puis le père de Laure travaillait également dans la clinique du docteur Fabre, certaines situations créent des liens... Laure n’aimait pas Arthur, qu’elle jugeait trop commun pour faire parti de son monde, ce qui attristait un peu Mélissa bien entendu mais dans le fond, pas plus que cela.

L’absence de Mélissa perturba considérablement Arthur, d’autant plus que sa voisine passait toujours ses vacances estivales à Carry, certes elle avait quitté la métropole en d’autres occasions mais toujours durant les vacances de Noël. En outre l’été précédent, elle avait affirmé à Arthur, que jamais elle ne renoncerait à Carry le Rouet durant l’été, même si on la payait à prix d’or, alors pourquoi ce volte-face imprévu ? Arthur commençait à se faire des idées noires et cela n’était pas souhaitable pour lui, surtout un jour de fête comme celui là, alors que toute sa famille s’était réunie, pour le féliciter. Après tout Mélissa était peut être vraiment partie avec une amie, sans mauvaises intentions. Il retourna chez ses parents où la famille, l’attendait pour ouvrir le champagne car le dessert était servi. Les Fabre saluèrent leur jeune voisin, avant d’échanger leurs impressions.

– Tu crois qu’il se doute de quelque chose ? – demanda Marie France.

– Je ne sais pas mais Mélissa aurait pu lui écrire au moins, répondit Jean.

– Tu sais ce garçon est bien gentil mais nous ne sommes pas du même monde.

– C’était également notre cas avant notre mariage, argumenta Jean.

– Tu ne voudrais tout de même pas comparer ma famille, aux Martin ! Soyons sérieux...

– Que je sache ton père n’était pas un notable, certifia Jean ironique.

– Peut-être mais il avait une situation enviable.

– Marie-Françoise ton père était propriétaire d’un magasin de chaussure, pas financier !

Madame Fabre tourna les talons, excédée et en maugréant. Le professeur Fabre aimait Arthur comme un fils, en d’autres temps il aurait été plus sincère avec lui, mais cette fois pour respecter la parole donnée à sa fille unique, il était contraint de mentir et cela le tourmentait. Marie France au contraire, avait toujours considéré l’idylle de sa fille avec Arthur comme une passade estivale, ce qui est courant dans ce genre de situation. En vérité le mutisme prolongé de Mélissa, était largement injustifié et plongeait Arthur dans un spleen profond.

Il est vrai que la gamine bien qu’apparemment sympathique, était très capricieuse et égocentrique. C’était une fille unique et elle avait toujours obtenu ce qu’elle voulait, tout de suite. Il va sans dire qu’Arthur n’était pour elle ni plus ni moins, qu’un jouet estival qu’elle avait l’habitude de sortir du placard, durant les grandes vacances. Pendant la période d’été Mélissa se transformait en amoureuse éperdue, cela faisait partie du jeu. Un jeu qui

dépassait l'entendement d'Arthur mais lorsqu'on tient le rôle du bambin, peut on vraiment raisonner ? À moins bien sûr d'avoir le tempérament de Chucky, la poupée sanglante dont le romantisme est cependant assez limité, comme chacun le sait.

2

Mélissa ne viendra pas

Depuis trois jours qu'il était retourné chez ses parents, Arthur se morfondait, parce qu'il était toujours sans nouvelle de Mélissa. Il aurait tant aimé passer une partie de ses vacances avec elle et pourquoi pas, en Corse. Hélas le sort en avait décidé autrement, en outre il avait l'obligation de contacter des entreprises dont les références lui avaient été fournies, à la fin de son master. La boîte à lettre électronique de son ordinateur était bien remplie, la plus part des offres de travail intéressantes, émanaient de la région parisienne et concernaient des emplois temporaires. Cependant une entreprise financière nord-américaine, la S.D.I.T lui proposait notamment une place de D.R.H adjoint, en vu du remplacement d'un dirigeant, qui était au seuil de la retraite. Le salaire offert par la firme était plus qu'attractif pour un néo-diplômé et les avantages en nature conséquents. En outre le poste à pourvoir était à durée indéterminée, cependant l'entreprise exigeait une réponse sous vingt-quatre heures.

Après avoir lu attentivement tous les courriels concernant les offres d'emplois, Arthur porta son

choix sur l'offre de la boîte yankee, qui était une entreprise financière d'excellente réputation. De toutes les propositions, celle de la S.D.I.T était de loin la plus attractive, c'est aussi celle qu'Arthur privilégia définitivement. Dès le lendemain il reprit le TGV pour Paris car le siège de l'entreprise se situait au quartier de la Défense. À quinze heures il arriva au siège de la compagnie financière et dix minutes plus tard il fut reçu par un certain monsieur Wilkinson, qui était en compagnie trois autres responsables de la société, pour réaliser l'entrevue d'évaluation.

L'entretien dura un peu plus d'une heure, durant laquelle Arthur n'eut aucune difficulté à exposer ses connaissances, sous l'œil attentif des responsables impassibles, qui prenaient des notes. Quand l'entretien fut terminé, les représentants de la firme nord-américaine l'informèrent, qu'il recevrait une réponse par courrier avant la fin de la semaine, sans donner plus de précisions. Le soir venu Arthur reprit le train pour Marseille, en espérant que les responsables, qu'il avait rencontré, aient eu globalement une opinion positive de ses capacités. Il était conscient que rien n'était joué d'avance et savait qu'il devrait contacter les autres entreprises, au cas où la S.D.I.T rejette sa candidature. De retour à Carry le Rouet Arthur vidé, découvrit une lettre de Mélissa, sur le bureau de sa chambre, le texte de la missive était le suivant :

« Cher Arthur

Je suis honteuse d'avoir mis tout ce temps à te donner de mes nouvelles mais ces dernières semaines mon emploi du temps à été très chargé. Comme tu le sais après avoir obtenu ma licence de droit, je me suis mis en quête d'un boulot de stagiaire, chez un

avocat de Marseille ami de mon père, chez qui je commencerai à travailler dès le mois d'octobre. Travailler pour un ami de la famille, me garantira sans doute une rémunération honnête, ce qui est plutôt rare pour une stagiaire en droit...

Mon stage ne débutant qu'en octobre j'ai décidé de faire un break et de m'offrir quelques vacances aux frais de papa mais je suppose que tu dois être au courant.

Ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que je passe mes vacances avec Paul Ferrand un ex-ami de la fac de droit, qui travail déjà depuis un an avec son père Louis Ferrand, qui n'est autre que le patron du studio où je ferai mon stage en octobre.

Tu sais Arthur je ne voudrais pas, que tu te sois fait de fausses idées sur notre relation mais tu dois comprendre que malgré toute l'estime que j'ai pour toi et malgré tout ce qui a pu se passer entre nous, tu ne seras jamais pour moi qu'un ami.

Paul Ferrand pour le moment n'est qu'un flirt passager mais je n'exclue pas le fait qu'il devienne un jour mon mari, même si je préfère les hommes murs comme son père par exemple...

Voilà mon cher Arthur tout ce que j'avais à te dire, nous nous reverrons sans doute, si tu réussis à trouver un job dans la région mais je pense qu'avec les mentions que tu as obtenues, c'est plutôt à Paris que tu réussiras le mieux. À propos félicitations pour ton Master j'avais complètement oublié, peut-être que l'amour que j'ai pour Paul m'égare un peu, excuse-moi je t'adore.

Mélissa

Arthur demeura un moment hagard face à l'écœurante missive, il se sentait K.O, rejeté tel un déchet dans la décharge immonde de l'oubli. Il s'était acharné à étudier du mieux qu'il pouvait, afin d'obtenir une carrière hors du commun, dans le but inavoué de devenir un jour le mari de Mélissa, celui qu'elle présenterait avec fierté à ses meilleurs amie. Malheureusement ses efforts n'avaient pas grande valeur aux yeux de sa jeune voisine, qui ne considérait Arthur que durant la période estivale. La nuit venue il ne trouva pas le sommeil et fut contraint de prendre deux somnifères pour réussir à fermer les yeux, ce qui se produisit seulement vers le matin.

Le lendemain matin Anne la maman d'Arthur, eut un mal fout à réveiller son garçon qui était encore sous l'effet des somnifères et du coup de massue psychologique, assénée par la missive de son amie Mélissa. Intriguée par la mollesse inhabituelle dont faisait preuve son fils Anne demanda :

– Que se passe-t-il Arthur ?

– Rien maman, c'est sans doute la fatigue du voyage d'hier.

– À oui, le TGV c'est un peu anesthésiant et puis les voyages fatiguent.

– Tu as sans doute raison.

– À propos il y a un télégramme pour toi, voilà.

– Merci beaucoup maman.

– Eh bien tu ne l'ouvres pas ? – ajouta Anne curieuse.

– Oui, oui...bien sûr, laisse-moi le temps d'émerger !

Arthur se mit péniblement à lire le télégramme dont l'expéditeur n'était autre que monsieur

Wilkinson en personne, ce dernier félicitait Arthur en lui précisant, que sa relation verbale avait été un succès et que la S.D.I.T l'attendait dès le lundi de la semaine suivante, ce qui lui laissait trois jours pour faire ses valises. L'intérêt de la firme pour le jeune homme était évident car ses dirigeants n'eurent même pas besoin d'une journée, pour se décider. Le télégramme précisait en outre, qu'un appartement de fonction fourni par la boîte, était à sa disposition non loin du siège, ce qui résolvait déjà le problème du logement, non négligeable dans la capitale. Arthur se sentit un peu soulagé par le télégramme mais ne pouvait se résigner de penser à Mélissa, qu'il aimait et détestait en même temps. Anne lut le télégramme à son tour et embrassa son garçon dont elle fut très fière, puis elle lui demanda ce qui justifiait son apathie. Pour ne pas évoquer la lettre de Mélissa, Arthur répondit simplement qu'il était un peu las.

Lorsqu'Anne eut quitté sa chambre, Arthur tira machinalement du tiroir de la commode, des photos d'été qu'il avait conservé. Sur ces clichés, où il apparaissait le plus souvent en compagnie de Mélissa, il semblait très heureux. Comment accepter l'idée que tous ces bons moments partagés, furent balayés ? Il chercha à se rassurer en imaginant que sa voisine reviendrait sur ses positions.

Arthur était certain que l'attitude de Mélissa était passagère et qu'elle lui reviendrait, surtout à présent, qu'il avait une bonne situation et même un appartement de fonction. En réalité il faisait preuve de naïveté, il est vrai qu'en dépit de son intelligence, Arthur était en revanche très immature. Mélissa par contre, était non seulement mûre mais calculatrice et cynique, la seule chose qui lui manquait était un

soupçon d'humanité. La perfide manipulait tout le monde y compris ses parents. Un jour dans le but sordide d'obtenir un scooteur, elle avait menacé son père de révéler à sa mère, qu'il la trompait avec une patiente, ce qui naturellement était faux. Le docteur Fabre connaissant la jalousie malade de sa femme, avait cédé au chantage de la gamine, depuis lors, il était un peu la chose de sa fille. Cet épisode expliquait peut être pourquoi le professeur Fabre, bien qu'étant patron de clinique et ayant des revenus considérables paraissait toujours insatisfait, peut-être était-il conscient d'avoir engendré un monstre ?

Arthur passa l'entière journée, à ressasser les moments passés avec Mélissa. Le soir venu, lorsqu'André son père rentra du travail, Anne lui annonça que son fils venait d'être embauché par une fameuse entreprise nord-américaine et qu'il commençait le lundi suivant. Dopé par la bonne nouvelle, André décida d'inviter sa petite famille au restaurant pour fêter l'évènement mais Arthur ne se sentait pas de célébrer quoi que ce soit, tant il se sentait déprimé. D'un autre côté il ne voulait pas évoquer ses problèmes sentimentaux, alors dans le doute il accepta l'invitation de son père.

Le lendemain c'est le docteur Fabre, qui invita la famille Martin à déjeuner, le praticien en profita pour féliciter Arthur, puis après le repas il lui demanda de le suivre, pour lui faire quelques révélations. Les deux hommes s'assirent donc au bord de la piscine, pour converser tranquillement, tandis que le restant de la famille terminait le café. Marie-Françoise fut un peu agacée d'être mise à l'écart mais elle ne fit pas d'esclandre et se contenta de papoter avec les Martin.

Assis près de la piscine Arthur pensait à toutes les journées, qu'il y avait passé en compagnie de Mélissa. Il se souvint que durant l'été précédent, sa voisine avait pris l'habitude, de frotter son ventre contre le sien, lorsqu'ils étaient dans la piscine. Cette attitude libidineuse provoquait chez le jeune homme, des érections violentes. Lorsque le membre d'Arthur était bien durci, la perverse quittait la piscine et lui demandait de la suivre sur la terrasse, qui était toujours remplie d'invités de toutes sortes. Naturellement Arthur ne pouvait pas se précipiter au milieu des amis de monsieur Fabre, en arborant ainsi sa virilité, il était donc contraint de rester un moment seul dans l'eau pour attendre, que son membre reprenne une taille raisonnable. Enfin lorsque le jeune homme rejoignait le groupe des invités, Mélissa voulait retourner se baigner et le jeu pouvait durer des heures entières, sans jamais lasser Arthur.

Jean Fabre interrompit les rêveries de son jeune voisin, puis commença son discours. Il lui assura que sa fille n'était pas exactement comme on pouvait l'imaginer, une frêle et tendre jeune pucelle. Il souligna en outre qu'il ne pouvait rien révéler des activités de sa fille, car il lui en avait fait la promesse mais il confia que ce voyage en Corse, était prévu de longue date et que Mélissa n'était pas avec une amie.

– Je sais, votre fille m'a écrit à ce sujet, dit Arthur.

– Ah ! Quand même, répliqua le docteur surpris.

– Elle dit qu'elle est avec un certain Paul Ferrand.

– C'est exact, c'est le fils d'un ami mais rassure-toi Arthur ça n'est pas son type.

– Ah ! Comment pouvez-vous être aussi affirmatif ?

– Mais parce que ce jeune homme, n'est pas genre d'homme qui plaît à Mélissa.

– Et alors que doit-on en déduire ?

– Je pense que cette idylle, n'est que passagère, mon garçon.

– Vous savez Mélissa fait ce qu'elle veut, Jean elle est majeure.

– Peut être mais comme je sais que tu as de bons sentiments à son égard, je tenais à te tranquilliser, voilà tout, conclut le professeur aimablement.

Arthur se sentit à moitié rassuré par les propos de son voisin et ami, en revanche le professeur lui savait qu'avec sa fille rien ne s'arrangeait jamais, bien au contraire. Ce qu'en réalité le professeur voulait éviter, était que Mélissa ne se joue d'Arthur comme elle l'avait fait avec lui, ce qui semblait hélas bien compromis. En fin d'après-midi les deux familles se quittèrent dans la douceur de la soirée mais peu après Arthur recommença à se morfondre. Le soir venu il cogita encore un peu avant de s'endormir puis il imagina candidement, que Mélissa lui reviendrait bientôt, lasse de ce Don Juan de pacotille.

3

Espoirs déçus

Arthur travaillait depuis une bonne semaine pour la S.D.I.T, il se sentait un autre homme, tout le monde le complimentait, l'aidait, l'encourageait y compris monsieur Vernier, qu'il devait remplacer dans le courant de l'année. En tant que futur directeur des ressources humaines sur un domaine de bien trois sites en France, Arthur avait du pain sur la planche mais comme il était très ingénieux et organisé il réussissait tout, y compris des tâches ardues pour un jeune homme, comme gérer une épuration de personnel, ou encore faire une restructuration comme on dit, pour éviter le vilain mot de licenciement. La société lui avait fourni un appartement luxueux, un véhicule de fonction ainsi qu'un ordinateur portable et un téléphone portable. Le salaire proposé était également très attractif mais les exigences de l'entreprise étaient sans bornes. On pouvait l'appeler à toute heure du jour ou de la nuit et ses dimanches ne lui appartenaient plus, comme on le dit il faut choisir le beurre ou l'argent du beurre... Sans parler du cul de la crémillère, bien entendu.

La vie du jeune docteur en économie, était devenue aussi active que lucrative, cependant Arthur souffrait du manque de temps nécessaire, pour visiter sa famille ou ses amis. Finalement après un mois et demi d'acharnement, il réussit tout de même à se garantir trois jours de repos consécutifs chez ses parents. Ainsi outre aux siens, il put retrouver le port, la plage et le chant des cigales qui lui manquaient tellement. Mélissa lui manquait aussi mais la quantité de travail qu'il avait développé depuis son embauche, ne lui laissait pas le loisir de penser à sa voisine.

L'idée de retrouver Carry replongea Arthur dans le spleen où Mélissa l'avait entraîné, d'autant plus que cette dernière, n'avait pas donné signe de vie depuis son retour de Corse. Mélissa était revenue mais elle demeurerait chez une tante, qui lui avait prêté son appartement, qu'elle partageait avec son jeune amant Paul Ferrand. Naturellement Arthur ne savait rien des activités amoureuses de son amie mais il se doutait bien, qu'elle finirait l'été avec son nouveau compagnon.

Les Fabre eux avaient déjà regagné Marseille, contrairement aux autres années, où ils séjourneraient jusqu'aux prémices d'octobre. Le professeur ne s'était pas senti de rester à Carry le Rouet, sans sa la présence de sa fille et sans Arthur, d'autant plus que la compagnie de sa femme, lui était devenue quasi insupportable. Les parents d'Arthur eux se portaient le mieux du monde, même si l'absence de leur fils unique se faisait cruellement sentir. Cependant les Martin réussissaient tout de même à communiquer avec leur fils par vidéoconférence, ce qui leur permettait de le voir et de l'entendre, comme s'il avait été en leur compagnie.

Lorsqu'Arthur eut rejoint les siens, André son père lui expliqua, que depuis son départ les choses avaient un peu changé, surtout chez les Fabre qui s'engueulaient tout le temps. Apparemment le professeur qui d'ordinaire était un homme stable, s'était mis à boire et à devenir acariâtre. André ajouta même que l'union matrimoniale de ses voisins, ne tenait qu'à un fil et que la responsable de cette situation, n'était autre que Marie-Françoise.

– Le professeur, s'est mis à boire ?– reprit Arthur surpris.

– Oui il s'envoie une bouteille de Black & White presque chaque jour, dit André.

– Pourtant il détestait le whisky, si j'ai bonne mémoire, indiqua Arthur.

– Comme quoi on peut changer, tu vois.

– Et Mélissa que devient-elle ?

– Alors là mon vieux, ta copine est devenue une énigme, le Sphinx à côté d'elle, c'est une devinette pour gamin attardé.

– En fait on ne sait rien d'elle, c'est bien ça !

– Pour ne rien changer !

Arthur savait que son père considérait Mélissa, comme une gosse de riche capricieuse et fausse par dessus le marché. André ne lui en avait jamais fait part, pour ne pas lui faire de peine mais c'est sa mère Anne qui avait vendu la mèche, ce qui avait mis Arthur très en colère. Aujourd'hui avec le recul du temps, il commençait à penser que le jugement de son père contenait un fond de vérité.

Les jours suivants Arthur flâna sur la plage de Carry où il retrouva quelques uns de ses copains de la faculté d'Aix en Provence, notamment une certaine

Jeanne qui avait étudié l'économie avec lui au début de son parcours universitaire. Jeanne vint à la rencontre d'Arthur dès qu'elle le vit et l'interrogea sur sa nouvelle existence. Arthur raconta son parcours sans en faire de tonnes, puis s'enquit à son tour de la nouvelle vie de son ex-amie.

Jeanne narra qu'elle avait du laisser la faculté, lorsque son père était décédé et que depuis cette date, elle s'occupait du restaurant de ses parents. Elle avait préféré la cuisine à l'économie et ça lui réussissait plutôt bien car elle venait d'ouvrir un second restaurant à Carry, elle en profita pour inviter son ami à y venir. Arthur félicita son ex-collègue pour son courage et lui promit de passer la voir le soir même, puis il reprit sa promenade. Durant le parcours il rencontra d'anciens amis sur la plage, ceux là étaient les compagnons qu'il avait délaissés, après s'être empêtré dans la toile d'araignée, que Mélissa avait si bien tissée pour le piéger.

Le soir venu Arthur décida d'aller rendre visite à Jeanne, qui l'avait invité dans son restaurant LA CIGALE ÉTOILÉE où il arriva vers vingt heures. Le garçon de service, indiqua à Arthur, que le restaurant ne servait que sur rendez-vous, entre temps Jeanne qui venait d'arriver fit signe au serveur de donner la meilleure table à son ami, puis elle prit place un moment à sa table.

– Ça me fait plaisir que tu sois venu, tu sais ! – dit Jeanne.

– Je suis venu par curiosité mais attention, je tiens à payer mon repas, dit Arthur.

– Alors si je comprends bien, tu veux vraiment m'offenser.

– Non...mais il n’y a pas de raison.

– T’offrir un repas ne me ruinera pas, rassure-toi.

Soudain Jeanne se leva et abandonna son ami car son chef avait besoin d’une information, concernant le menu du lendemain. En attendant le retour de Jeanne Arthur consulta le menu et il constata que son amie avait fait le maximum, pour garantir à sa clientèle, des plats originaux et que sa notoriété était pleinement méritée. Il se demanda aussi, si Jeanne était mariée car elle avait omis de parler de cet aspect de sa vie privée, aussi lorsque la jeune patronne revint à sa table, il lui posa la question sans ambages. Jeanne répondit qu’avec son travail, elle n’avait pas eu le temps, de penser à construire une union sérieuse avec un homme, en dépit de quelques aventures sexuelles, qui s’étaient révélées plus physiologiques que passionnelles. Elle assura cependant à Arthur, que c’est avec un type comme lui, qu’elle aurait aimé construire sa vie mais le sort et la proximité de Mélissa, en ayant décidé autrement, elle s’était dissuadée de se faire des illusions dans ce sens.

Tandis que Jeanne était repartie à ses occupations, Arthur pensa que durant toutes ses années, il avait perdu ses amis et l’opportunité de rencontrer une fille bien, un peu comme Jeanne, tout cela pour les beaux yeux de Mélissa, qui dans le fond se foutait de lui. La passion qu’Arthur nourrissait pour sa jeune voisine, était déraisonnable mais hélas bien présente, d’ailleurs arrivé au milieu de l’excellent repas, que lui avait offert Jeanne, son spleen recommença.

Heureusement Jeanne bénéficiant d’un moment de répit était retourné auprès de lui, elle lui demanda s’il accepterait de l’inviter à prendre un verre vers minuit, après la fermeture du restaurant, il accepta sans

hésiter. Ainsi aux environs de minuit Arthur quitta le restaurant en compagnie de Jeanne, ils allèrent à Marseille dans un local sympathique, bien connu des couche-tard. Une fois sur place ils consommèrent quelques verres en contemplant la vie nocturne de la ville, qui naissait sous les étoiles indifférentes. Plus tard ils décidèrent de retourner à Carry et Jeanne invita son ami à prendre un dernier drink dans sa villa, avant qu'il ne retourne chez ses parents, après un instant d'hésitation le jeune homme accepta.

Après le tout dernier verre et contre toute attente, Jeanne traîna de force son ami vers la chambre à coucher et commença à se déshabiller lentement, comme le font certaines strip-teaseuses, qui réussiraient même à faire bander un mort, tant les mouvements de leur corps sont suggestifs. Arthur n'était pas de bois et malgré la douleur, qu'il portait à l'intérieur de son âme affligée par le refus de Mélissa, il se glissa rapidement dans les draps de Jeanne, qu'il baisa comme un damné. Il faut dire qu'Arthur était un peu frustré sexuellement, malgré les quelques aventures, qu'il avait eu avec des amies de Paris Dauphine. Jeanne était plus ou moins dans la même situation, ainsi leur nuit fut bien pleine, comme la lune qui les contemplait avec indiscretion à travers la fenêtre entrouverte.

Le lendemain dans l'après-midi Arthur quitta Carry car une tâche importante l'attendait en Avignon dans une succursale de son groupe, il laissa donc sa famille et ses amis jusqu'au prochain long weekend dont la date n'était pas prévisible. Après avoir assuré Jeanne par téléphone, qu'il n'était pas près d'oublier la nuit passée en sa compagnie, Arthur prit la direction de l'ancienne ville des Papes avec sa voiture

de fonction. Jeanne se sentit attendrie par le coup de téléphone de son ami mais ne se fit pas d'illusions, sur l'issue que pourrait avoir son aventure avec lui. Elle savait que son ami était toujours follement amoureux de Mélissa, en dépit du fait que cette garce se foute de lui.

4

Ce qui devait arriver...

Après avoir réglé le problème de la succursale avignonnaise de la firme, Arthur rejoignit Paris. Son supérieur direct lui fit ses compliments et lui garantit que ses aptitudes et son efficacité, lui garantiraient de faire partie un jour, du staff restreint des grands directeurs. Arthur n'était heureusement pas du genre à se monter la tête, aussi il ne fit pas cas outre mesure des compliments de son chef, il était bien placé pour savoir que, le jour où la S.D.I.T n'aurait plus besoin de ses services, elle le liquiderait comme les autres, selon les bons principes du libéralisme.

Après deux mois de déplacements et de travail acharné, Arthur réussit tout de même à jouir d'avantage du logement de fonction, que l'entreprise lui allouait. L'appartement se trouvait rue Pierre Brossolette non loin du siège de l'entreprise et offrait tout le confort nécessaire à un cadre de haut rang, un espace salon super équipé, une cuisine modeste mais très complète, une grande chambre avec télévision à écran plat, ainsi qu'une salle de bain avec jacuzzi. Naturellement tous les locaux disposaient d'un circuit

d'air conditionné et l'immeuble était doté d'un circuit de surveillance très efficace, enfin une femme de ménage passait deux fois par semaine. Un soir qu'Arthur s'était endormi devant la télévision, il fut réveillé en sursaut par la sonnerie du téléphone, c'était le professeur Fabre qui en sortant de sa clinique avait eu idée de l'appeler.

– Allô Arthur, comment vas-tu ?

– Ah, c'est vous professeur, dit Arthur en reconnaissant la voix de son voisin.

– Ben oui, c'est moi ! Je ne te dérange pas au moins ?

– Non, non. Qui vous a fourni mon numéro de téléphone ?

– C'est ton père, dernièrement je converse pas mal avec lui.

– Ah d'accord. Que vouliez-vous me dire ?

Jean expliqua à son jeune voisin, qu'il vivait seul à présent car il avait divorcé d'avec Marie-Françoise, qu'il ne supportait plus. Il avait du prendre cette décision pour ne pas sombrer dans l'alcoolisme car la boisson était le seul refuge, qui lui permettait de résister, à la présence irritante de sa compagne. Jean précisa que s'il avait continué de boire à ce rythme, son foie aurait certainement cédé. Arthur assura son voisin de sa compréhension, en précisant qu'il était désolé pour lui mais que son choix de divorce était sans doute la meilleure option. Dans son élan verbal, le professeur ajouta que Mélissa avait rompu d'avec le fils Ferrand depuis deux semaines et qu'elle travaillait chez le père de son ex-ami comme stagiaire. Jean acheva sa communication en avouant à Arthur, que la vie de célibataire l'avait transformé et

que lorsqu'il passerait à Paris pour les congrès auxquels il participait quelquefois, il en profiterait pour venir le saluer.

Arthur venait d'apprendre que Mélissa, ne vivait plus le grand amour avec le fils Ferrand et cette nouvelle le réjouissait. Peut-être aurait-il ainsi l'opportunité, de ramener sa jeune voisine à lui, d'autant plus qu'il était le seul à l'avoir toujours aimé, encensé et même idolâtré.

Dès le lendemain Arthur eut idée d'envoyer un courriel à Mélissa, afin de lui donner de ses nouvelles mais sans lui faire part de la conversation, qu'il avait eu avec son père. Le soir en retournant de son bureau, il nota que Mélissa lui avait répondu, en écrivant plus ou moins ce que le professeur, lui avait déjà communiqué verbalement la veille. En revanche la jeune femme ne parlait pas de sa rupture avec le fils Ferrand, peut être avait-elle honte de l'évoquer ? Mélissa précisait aussi dans son courriel, qu'elle passait quelquefois le dimanche à Carry dans la villa de son père et qu'elle regrettait le temps où toute la famille y était réunie. Son message finissait sur une note mélancolique, dans laquelle elle affirmait à Arthur, qu'elle n'avait pas oublié les bons moments passés en sa compagnie. Arthur se demanda comment interpréter le message de son ex-voisine, s'agissait-il d'un aveu de ses regrets ou bien était-ce une invitation ?

Depuis qu'il vivait à Paris, Arthur avait noué une relation amicale avec une secrétaire, qui travaillait dans son entreprise et qui partageait quelques fois ses sorties nocturnes, ainsi que son lit à l'occasion. Cette jeune femme charmante se prénomait Chantale, sa famille était originaire du Berry, de Sancerre pour la

précision d'où elle lui ramenait régulièrement quelques caisses de vin, car son père était justement viticulteur. Chantale était sérieuse et relativement fidèle, elle couchait sans trop de difficultés mais en vérité cherchait à se marier ou à se caser comme on disait à l'époque. Arthur sentait pour cette jeune femme une certaine passion et avait même fait avec elle quelques projets d'avenir mais seulement sur l'oreiller ! À présent que Mélissa semblait libre et peut être même disponible, l'intérêt qu'Arthur nourrissait pour Chantale était en déficit certain.

Le weekend suivant Arthur prit donc le chemin de Carry le Rouet, dans l'espoir fou d'y rencontrer Mélissa repentante. Il avait récusé une invitation de Chantale dans le Berry, pour se rendre à Carry. Suite à cette décision, la jeune secrétaire très désappointée, lui avait d'ailleurs fait une scène mémorable. Une fois à Carry Arthur salua ses parents rapidement et colla son visage contre la fenêtre de l'entrée, pour épier la villa des Fabre, dans l'espoir d'apercevoir Mélissa. Une voiture puissante était stationnée devant le garage des voisins, ce qui signifiait une présence certaine dans la maison. Machinalement il questionna ses parents, pour savoir s'ils avaient vu la famille Fabre dernièrement et Anne sa mère affirma avoir vu Mélissa seule, près de la piscine à plusieurs reprises durant les dernières fins de semaine, puis elle ajouta :

– Tu veux te raccommode avec Mélissa, Arthur ?

– Non maman, c'est juste que le professeur m'a téléphoné à Paris et je pensais le rencontrer.

– Ah ! Bien. De toute façon tu es libre de faire ce que tu veux mon garçon.

– Sois tranquille, Mélissa c’est fini, tout au plus si je la vois je la saluerai par politesse.

– C’est bien mon fils, la politesse coûte peu et achète tout comme disait Montaigne.

– Tu connais bien Montaigne ?

– Oui mon cher, il était dans mon programme de français au lycée, il y a bien longtemps, argumenta Anne.

Arthur détourna les yeux de sa mère, il était honteux car il venait de lui mentir. Il était bien conscient que s’il rencontrait Mélissa, il fondrait devant elle comme neige au soleil et Anne qui n’était pas dupe le savait, elle s’inquiétait pour son fils. Arthur terminait juste de converser avec sa mère lorsqu’en observant de nouveau la maison des voisins, il vit sa voisine s’allonger mollement sur une rabane près de la piscine de la villa. Son cœur battit fort et il pensa immédiatement sortir pour la saluer mais comme il s’apprêtait à le faire, il vit une autre personne se rapprocher de la piscine, un homme d’une soixantaine d’années légèrement bedonnant et dégarni.

L’homme posa sa serviette près de la rabane de Mélissa et commença à passer sa main sur les flancs de la jeune femme, qui apparemment semblait apprécier les caresses qui lui étaient prodiguées. Puis Mélissa se roula sur le corps de l’inconnu et se frotta contre lui en l’embrassant, de manière quasi indécente. Arthur fut médusé par le spectacle, il pensa tout à coup qu’il avait fait tous ces kilomètres et perdu une invitation de Chantale, pour assister à ce show lamentable. Anne qui était descendue au rez-de-chaussée, aperçut aussi l’exhibition de Mélissa, elle confia à son mari :

– Quel triste spectacle, cette gamine avec ce vieux dégueulasse !

– Il faut croire que le vieux dégueulasse, ne lui déplait pas tant que ça, à voir le cinéma qu'elle fait, ajouta André en observant à son tour sa jeune voisine.

– Vous les hommes vous êtes bien tous pareils, souligna Anne choquée.

Anne et André ne savaient pas que leur fils, assistait lui aussi à la triste représentation offerte par Mélissa d'une autre fenêtre et qu'il avait entendu leurs réflexions. Après ce triste épisode, Arthur s'enferma dans sa chambre jusqu'à l'heure du repas, enfoui dans une profonde mélancolie. L'après-midi venu il reprit le chemin de Paris, il était venu avec sa voiture de fonction, il avait quelques heures de routes avant de rejoindre la capitale. Durant le voyage il ne cessa de penser à la scène, qui s'était déroulée sous ses yeux quelques heures plus tôt et se sentit dérangé, il s'arrêta sur une aire de service de l'autoroute, pour aller vomir dans les toilettes, le repas qui lui était resté sur l'estomac. Certes la cuisine d'Anne n'était pas en cause, il s'agissait simplement du choc, produit par la trahison de Mélissa.

De retour à Paris Arthur pris une douche et puis décida de téléphoner au professeur Fabre, qui lui avait demandé de l'appeler quand bon lui semblerait. Jean écouta attentivement le récit d'Arthur puis déclara sans ambages.

– Je n'étais pas au courant ! Ma fille était seule jusqu'à présent, du moins c'est ce que je croyais.

– C'est aussi pour cela que j'avais pensé la saluer en passant à Carry.

– Comment était ce type avec ma fille ? – demanda le professeur.

– Soixante ans, dégarnis et les cheveux poivre et sel. Légèrement bedonnant.

– Bon dieu mais...c'est son patron !

– Vous voulez dire Louis Ferrand l'avocat ?

– Oui Arthur, ma fille est une pute, une sale traînée. Elle couche avec son patron tu comprends, après le fils c'est le tour du père, renchérit Jean Fabre écoeuré.

Arthur était désespéré il n'en croyait pas ses oreilles, Mélissa une pute. Non tout cela était trop invraisemblable. Il salua le professeur et décida d'appeler sa voisine sur son cellulaire, dont il possédait le numéro depuis peu. À la troisième tentative une voix masculine répondit.

– Allô ! Mais qui est à l'appareil ? – demanda Louis Ferrand.

– C'est Arthur, je voudrais parler à Mélissa s'il vous plait.

Mélissa qui sortait de la douche, pris le téléphone et s'enferma dans la pièce voisine.

– Arthur quel bon vent ? Que se passe-t-il, où es-tu ?

– À Paris mais ce matin j'étais à Carry figure-toi.

– Ah ! Et alors ?

– Alors j'ai tout vu, toi et ce type au bord de la piscine...

– Non seulement il m'espionne mais en plus il me fait une crise de jalousie, ce con !

– Non, je ne suis pas jaloux, mais je croyais que...

– Mais que croyais-tu mon pauvre ami ?

Mélissa expliqua à Arthur que s'il était venu quelques semaines plus tôt, elle aurait peut-être consenti à lui parler mais que de toute manière son but était d'épouser un portefeuille, pour s'assurer une vie tranquille. La catin ajouta qu'elle couchait avec son patron, pour passer du statut de stagiaire à celui de patronne du cabinet Ferrand et que si l'envie lui prenait par la suite de baiser avec son beau-fils, elle le ferait aussi mais elle précisa à Arthur qu'il était la dernière de ses préoccupations.

Pour conclure Mélissa assura à Arthur qu'elle épouserait Louis Ferrand à la fin du mois et que si il voulait assister au mariage il serait le bienvenu, à condition d'apporter un joli présent, puis la garce termina sa conversation par un terrible et sordide éclat de rire, suivi d'un pathétique « Quel triste con ! ».

Arthur laissa tomber son téléphone, qui se brisa en couinant comme un chien blessé. Il se sentit terriblement abattu, comme s'il avait pris un coup d'épée dans le cœur. Il était tellement convaincu que Mélissa lui reviendrait et serait un jour sa femme, que cette nouvelle tragique, mettait un point final à ses tristes illusions.

5

À quoi bon vivre ?

Depuis sa dernière conversation téléphonique avec Mélissa, Arthur ne trouvait plus le sommeil et n'avait plus d'appétit, en outre il rencontrait même des difficultés à exécuter correctement son travail, ce qui lui valut pour la première fois, des remarques de la part de ses supérieurs. Un soir où son spleen avait atteint le summum, il décida bêtement de mettre fin à ses jours, jugeant absurdement, que sa vie sans Mélissa n'avait plus de sens. Il résolut donc de se suicider sans attendre mais en douceur, comme la plus part des lâches formatés par le système, ainsi opta-t-il pour les barbituriques. Pour se procurer les barbituriques, il résolut de se rendre chez son ami Patrick Lorriot, médecin de son état, qui logeait à Belleville, afin de faciliter ses desseins.

Le docteur Lorriot, qui était à cent lieues d'imaginer les projets de son ami, lui fit une ordonnance en lui recommandant, cependant de respecter les doses prescrites. Il ajouta qu'en cas de doute sur les modalités de la posologie, il lui faudrait attendre au moins deux heures avant de prendre un autre comprimé. Arthur promit à son ami de tenir

compte de ses recommandations, puis il quitta le domicile de son ami médecin, tandis que la nuit tombait sur la capitale. L'heure tardive obligea Arthur à marcher longuement, avant de trouver une Pharmacie ouverte, dans ce quartier de Belleville qui lui était inconnu. Après vingt minutes de recherches, il découvrit une petite pharmacie près du métro, tenue par un vieil italien d'aspect assez sinistre.

– Bonsoir Arthur, dit le pharmacien.

– Bonsoir, répondit Arthur machinalement, puis il se ravisa – nous nous connaissons ?

– Pas vraiment jeune homme.

– Mais vous m'avez appelé Arthur.

– En effet, c'est votre prénom n'est-ce pas ?

– Oui, mais... Bon, laissons tomber.

Arthur n'avait qui pas le cœur à discuter d'avantage, tendit l'ordonnance au pharmacien, qui lui dit à voix basse.

– Je sais pourquoi, vous voulez du gardénal.

– Pardon, comment cela, vous savez ?

– Je sais à quoi va vous servir ce gardénal, répéta le vieux insistant.

– Tiens donc, vous êtes pharmacien ou voyant ?

– Je ne suis pas voyant, je suis pharmacien, mais je sais certaines choses.

Arthur qui commençait à s'impatienter, demanda au pharmacien de le servir au lieu de raconter des balivernes. Mais le vieux lui expliqua calmement, qu'il savait à quel usage ces barbituriques étaient destinés, en précisant bien, que mettre fin à ses jours ne représentait jamais une solution, puis il dit :

– Bon, je vais vous donner votre gardénal, mais promettez moi une chose.

– Vous promettre ? Mais je n’ai rien à vous promettre, répondit Arthur.

– Pas de promesse pas de gardénal, mon jeune ami.

– J’en trouverai ailleurs, mon pauvre vieux.

– À cette heure là, avec une ordonnance de complaisance, ce sera difficile, dit le pharmacien.

– Bon, alors, expliquez-vous.

– Voilà, pour une fois vous allez rentrer chez vous en métro et non pas en taxi.

– Tiens donc ! Et quoi d’autre s’il vous plait ?

– Voilà, une fois dans le métro vous irez jusqu’à la station Zefiro.

– La Station Zefiro ? Je ne connais pas.

– Elle se trouve à l’intérieur de la station Belleville, qui est elle-même, juste derrière la boutique.

– Écoutez mon vieux, vous dites un peu n’importe quoi.

– Je ne dis pas n’importe quoi jeune imbécile. D’ailleurs voici le modus operandi pour rejoindre la station Zefiro.

– Je connais les stations, Roosevelt, De Gaulle, Pasteur mais Zefiro je n’en ai jamais entendu parler.

– Zefiro, tiré de l’arabe *sifr* qui signifie le vide, la contraction de Zefiro donne zéro...

– Très instructif, vous faites le même cinéma à tous vos clients, demanda Arthur qui prenait le vieux pour un dément.

– Vous m’écoutez oui ou non ? – demanda le vieux excédé.

– Je ne fais que ça !

Le pharmacien expliqua à Arthur, qu'une fois dans la station Belleville il suivrait le passage qui mène aux quais, puis il trouverait sur sa droite une porte métallique jaune, sur laquelle était inscrite la mention SERVICES SPECIAUX. Derrière la porte se trouvait une galerie qu'il devrait suivre jusqu'au bout pour arriver à la fameuse station Zefiro.

En sortant de la pharmacie Arthur pensa qu'il était tombé sur un pharmacien névropathe et décida d'appeler un taxi, en dépit des conseils du vieux pharmacien. Aussi lorsqu'il leva le bras pour appeler le taxi, Arthur sentit dans le sachet plastique de la pharmacie, qu'il tenait à la main, un bruit étrange. Intrigué il ouvrit le sachet il trouva des cendres à la place de la boîte de gardénal, que le pharmacien lui avait vendu. Le taxi attendait patiemment mais Arthur lui fit signe de repartir, puis il retourna chez le pharmacien assez remonté.

– Dites-donc qu'est-ce que vous m'avez vendu tout à l'heure.

– Du gardénal si j'ai bonne mémoire, répondit le vieux, l'air malicieux.

– Et ça qu'est-ce que c'est, dit d'Arthur en montrant le contenu du sachet au pharmacien.

Le pharmacien ouvrit le sachet mais comme par miracle, la boîte de barbituriques s'y trouvait de nouveau, alors que cinq minutes plus tôt, il était rempli de cendres fumantes.

– C'est dingue ça, dit Arthur abasourdi.

– Non, ça n'est pas dingue, c'est juste le résultat de votre entêtement à vouloir prendre un taxi, assura le vieux.

– Comment le savez-vous, vous m’avez suivi, c’est ça ?

– Cela ne m’est pas nécessaire, dépêchez-vous avant que le métro ne ferme, dit le vieux pour conclure.

Arthur lui était d’un naturel rationnel, appela de nouveau un taxi en sortant de la pharmacie et cette fois la boîte de comprimés, prit l’apparence d’un amas de vers grouillants, qui dévoraient un bout de charogne. Arthur retourna en courant vers la pharmacie mais le vieux avait fermé son rideau de fer, il jeta un coup d’œil dans le sac et constata que la viande pourrie avait disparu, remplacée par le gardénal. Dépité Arthur opta alors pour faire ce que le vieux lui avait conseillé, ainsi il prit le chemin de la station Belleville.

Il descendit les escaliers de l’entrée, puis emprunta le chemin qui mène aux quais, il regarda sur sa droite comme lui avait dit le pharmacien et vit une porte bleue, sur laquelle était écrit la mention RÉSEVÉ AUX SERVICES, il tenta d’ouvrir la porte mais elle était fermée à clé. Il poursuivit son chemin et rencontra finalement une porte jaune pâle, sur laquelle était inscrit SERVICES SPÉCIAUX il tira la porte et se retrouva face à une galerie, sombre au bout de laquelle semblait briller une étrange lueur. Après quelques instants d’hésitation il entra dans le couloir obscur et à peine eut-il fait quelques mètres, que la porte métallique se referma brusquement derrière lui, dans un bruit sec. Arthur effrayé décida de rebrousser chemin et constata que la porte était bloquée, il insista et chercha à forcer la poignée qui se rompit sous l’effort. Il était prisonnier de la galerie et en dépit des coups de poings qu’il donnait la porte personne ne lui

répondait. En outre sol qui quelques instants plus tôt semblait propre et sec, s'était transformé en une sorte de surface visqueuse et glissante, comme un chemin de terre un jour de pluie.

Sans autre alternative Arthur reprit son chemin dans le souterrain, en direction de la lueur orangée, qu'il distinguait à peine au bout du tunnel. Il commença aussi à se demander pourquoi il avait écouté ce vieux fou de pharmacien, au lieu de retourner chez lui tranquillement afin d'en finir avec cette vie, qui lui semblait désormais inutile. Au fur et à mesure de sa progression, il entendit des chuchotements et de petits cris comme ceux qu'émettent les rats pour communiquer, tous les dix mètres d'énormes toiles d'araignée obstruaient son passage et venaient se coller sur son visage, pour couronner le tout une épouvantable odeur de pourriture envahissait les lieux.

Enfin après dix minutes de marche Arthur distingua un peu mieux le bout de la galerie, il avait fait plus d'un kilomètre et n'était pas encore arrivé, il lui restait à faire encore deux ou trois fois la même distance avant de rejoindre la fameuse station Zefiro, décrite par le pharmacien. Toute cette histoire paraissait complètement insensée, Arthur décida de s'accroupir un moment mais quand il fut accroupi, il sentit sous ses doigts grouiller les rats qui le suivaient depuis le début, épouvanté il se releva aussitôt et reprit sa route, pour échapper aux rongeurs.

Une bonne heure s'était écoulée, quand Arthur arriva finalement à la fameuse station Zefiro. Elle était assez vaste, de forme circulaire et illuminée par deux lampes de couleur orangée, dont la puissance était très faible. Sous le panneau bleu de la station